



Il s'élança vers le lit où reposait la malade.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 MARS 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE IV. — RETOUR A PARIS

(Suite)

Encore quelques jours et nulle trace du poison qui avait servi à développer cette cruelle maladie ne pourrait plus être recueillie.

L'effet subsisterait toujours, la cause aurait entièrement disparu ! Dans ces conditions le docteur pensa qu'il n'y avait pas lieu de prolonger le séjour en Italie.

Il avait voulu, avait-il dit, attendre que le malade fût en état de supporter la fatigue du voyage ; il s'arrangea pour que cette amélioration se produisît.

Quelques nuits suffirent, pendant lesquelles il cessa d'attirer Char-

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

lotte dans sa chambre, ainsi qu'il le faisait, par suggestion, pour lui remettre le flacon dont elle versait le contenu dans la potion du malade.

L'amélioration se produisit ainsi que l'avait prévue Appyani.

Un matin, à la grande surprise et aussi à la grande joie de la comtesse, un mieux sensible se déclara comme par enchantement dans l'état de M. de Bussières.

— Nous pourrions partir quand vous voudrez, cher docteur, dit gaiement celui-ci en tendant les deux mains à Appyani ; grâce à vous je me sens assez solide pour entreprendre un voyage autour du monde.

— Ma bonne Charlotte, nous allons tout de suite faire nos préparatifs pour retourner à Paris, dit la comtesse avec joie.

Et elle entraîna la gouvernante, laissant le docteur seul avec son « cher malade ».

— Me voilà sur pieds pour longtemps, je l'espère ! prononça M. de Bussières.

— Cela dépendra de vous, mon ami. De la prudence et des précautions !... Beaucoup de précautions ! ajouta le médecin en appuyant sur chaque mot.

— C'était donc bien grave ? demanda le comte redevenu subitement sérieux.

— Grave... cela dépend ; je ne suis pas de l'école de ceux de mes collègues qui prétendait que certaines maladies légères doivent se traiter par de l'indifférence à haute dose. « Pour moi il n'existe pas de maladies légères. »

— Ne tenez pas ces théories devant la comtesse, au moins ! interrompant M. de Bussières.

— Non, assurément ; mais à vous, mon malade et mon ami, je dois la vérité, et si je ne vous la marchande pas, comme vous le voyez, c'est afin que vous ne vous exposiez pas à des rechutes qui son parfoi dangereuses.

— Mais dites-moi donc au moins de quel affection je suis atteint ?

Le docteur Appyani eut un sourire forcé.

— Qu'il vous suffise de savoir, mon cher ami, que l'état de faiblesse que j'ai victorieusement combattu ne pouvait, en aucun cas, dégénérer en maladie grave.

« Vous êtes d'une constitution vigoureuse qui défierait les affections les plus redoutables. »

« Vous vivrez cent ans, mon cher !... »

Ainsi qu'on le voit, le misérable, qui avait prémédité la mort de son ami, l'endormait dans une confiance absolue et préparait l'avenir avec le cynisme le plus révoltant.

Mais aucune considération ne pouvait désormais lui faire modifier ses coupables projets.

S'il accordait un répit à sa victime, c'est qu'il avait besoin, lui-même, de gagner du temps

pour donner de plus profondes racines à l'amitié qu'il voulait inspirer à la comtesse, à défaut d'un sentiment plus tendre.

La maladie de M. de Bussières pouvait, seule, légitimer les perpétuelles visites du médecin et ses fréquents tête-à-tête avec la femme du malade.

La comtesse, sans le moindre soupçon, se prêtait à l'accomplissement du plan qu'il avait formé.

La nature franche et loyale de la jeune femme lui inspirait une vive reconnaissance pour le prétendu dévouement de l'ami et du médecin.

Et, loin d'éprouver la moindre défiance, elle ressentait une réelle sympathie pour cet ennemi de son repos.

Lorsqu'elle avait vu l'empressement que mettait le docteur à s'occuper lui-même de tous les préparatifs du départ, elle se montra plus bienveillante, encore que de coutume envers lui.

Elle se félicitait, lui dit-elle, d'avoir été la première à insister pour que le comte lui rappelât sa promesse de venir les rejoindre.

— C'est moi, fit-elle, avec un aimable sourire, moi qui ai demandé que vous hâtiez votre arrivée auprès de nous !... »

— J'espère, ajouta-t-elle, que vous vous continuerez, à Paris, et les soins du docteur et les visites de l'ami !

Elle n'avait pas remarqué la fugitive expression de haine qui passa, comme un éclair, sur le visage d'Appyani.

Même elle ne trouva pas extraordinaire que le docteur, autorisé par la bonne intimité qui s'établissait entre eux, s'entretint avec elle, en termes qu'il entourait d'une feinte émotion.

En parlant d'avenir, l'hypocrite faisait allusion à la fois à la mala-

nie dont le comte était atteint et à la naissance de l'enfant que, dans quelques mois, la comtesse allait mettre au monde.

Cette maladie de M. de Bussières était maintenant enrayée, lui disait-il confidentiellement, mais qui sait si, quelque jour, elle ne se réveillera pas plus terrible et plus menaçante ? Et alors !...

La jeune femme l'interrompit vivement.

Elle avait compris que le docteur faisait allusion à une catastrophe qui pouvait, d'un moment à l'autre se produire, et elle exclama, en levant les yeux vers le ciel : « Dieu aurait-il voulu, en m'envoyant l'être nouveau, me préparer une consolation avant de me frapper si cruellement ? »

Quelle pensée traversa, à ce moment, l'esprit du docteur et fit briller un éclair subit dans ses yeux ? entrevoyait-il déjà la possibilité de faire servir, — plus tard, — à la réalisation de son rêve odieux, cet enfant en qui devaient se résumer, toutes les espérances, toute la vie de la jeune femme ?...

Un détail devait venir augmenter encore la confiance d'Appyani dans le succès de l'œuvre qu'il poursuivait.

Les chemins de fer, à cette époque, étaient bien loin encore d'être établis en Italie et dans la plupart des départements de la France et le comte avait commandé une berline pour effectuer le voyage à petites journées.

La veille du jour fixé pour le départ, Appyani parlait d'aller retenir pour lui-même, une place dans la diligence, Mme de Bussières insista alors pour qu'il n'abandonnât pas son malade, ses amis...

— Il y a une place pour vous dans la berline, ajouta-t-elle avec une grâce charmante, et vous ne refuserez pas, je suppose, de voyager en notre compagnie.

Appyani s'était, comme on le pense bien, attendu à cette offre.

Le lendemain il prenait place dans la berline et tous trois se mettaient en route.

Pendant les quatre mois qui venaient de s'écouler, M. d'Anglemont avait parcouru l'Algérie de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, reconstituant, à mesure qu'il parcourait le pays, les scènes auxquelles il avait assisté, pendant son long séjour sur le sol africain.

« Ne vous inquiétez pas de moi, écrivait-il à la comtesse ; j'ai retrouvé ici ma jeunesse tout entière et je veux que le charme dure le plus longtemps possible... »

Il conseillait à « ses enfants » de prolonger leur séjour dans le beau pays d'Italie.

Il est vrai qu'afin de ne pas l'alarmer, la comtesse lui avait caché l'état réel du comte.

Sur le conseil d'Appyani, elle n'avait parlé que d'une simple indisposition.

Et M. d'Anglemont avait répondu : « Puisque vous voyagez en compagnie de notre cher docteur, je suis tout à fait rassuré... »

Il ajoutait : « — Donc je ne vois pas encore la nécessité de rentrer en France ; je ne saurais exprimer avec quelle émotion profonde je parcours aujourd'hui cette contrée que j'ai traversée jadis. »

« Quels souvenirs éveillent en mon âme ces lieux que je revois après trente années écoulées ! Souvenirs de jeunesse glorieuse et fière. Souvenirs de dangers et aussi de souffrances et de larmes. »

« Je vous ai dit, avant mon départ, un sombre épisode dans lequel la mère de Charlotte et Charlotte tout enfant jouaient un rôle, et ce récit vous a vivement impressionnée. »

« Je vous conterai, à mon retour, un événement bien étrange qui s'est produit, il y a quelques jours, et que le destin semble m'avoir réservé comme l'épilogue de ce dramatique épisode... »

Voici quel était l'étrange événement auquel, dans sa lettre, M. d'Anglemont faisait allusion.

Il se plaisait, comme il l'a dit plus haut, à revoir les lieux qu'il avait parcourus dans sa première jeunesse. Un jour qu'il faisait, seul, une excursion lointaine, il se sentit plus vivement impressionné qu'il ne l'avait été jusque-là.

C'est qu'en regardant autour de lui, il croyait reconnaître une vaste plaine triste et déserte qu'il avait parcourue jadis, à la tête d'un escadron et poursuivant les Arabes qui fuyaient, se retournaient subitement, déchargeaient leurs armes contre les Français et reprenaient la fuite.

Oui, c'était en cet endroit qu'emporté par son ardeur martiale et surexcité par l'odeur de la poudre, il s'était furieusement élancé sur les traces de l'ennemi !

Et cette juvénile ardeur se réveillant subitement en lui, il lança, comme jadis, son cheval à fond de train, criant comme il l'avait fait alors : « En avant pour l'honneur du drapeau, sus aux Arabes et vive la France !... »

Il avançait toujours, franchissant l'espace avec la rapidité de la foudre quand, soudain, pesant vigoureusement sur les rênes, il arrêta son cheval.

Cet arrêt fut si brusque que le cavalier et la monture faillirent rouler à terre.

Le cavalier, cependant, se remit promptement en selle et, regardant autour de lui avec une profonde attention :

— C'est là ! oui, oui, c'est bien là, prononça-t-il d'une voix émue.

Puis, descendant de cheval, il dirigea ses pas vers une sorte de hutte du plus misérable aspect.

Il poussa la porte du pied et entra.

M. d'Anglemont ne s'était pas trompé, la mesure dans laquelle il venait de pénétrer était celle où, trente ans auparavant, il avait été transporté, mortellement blessé, par le bandit arabe, dévaliseur de morts et de mourants, qui l'aurait impitoyablement égorgé si sa compagne, la malheureuse mère de Charlotte, n'avait pas pris sa défense.

Rien n'était changé dans cette demeure, si ce n'est que le délabrement d'autrefois s'était encore accru.

Là étaient toujours la vieille table de bois et les escabeaux grossiers.

Là était le grabat sur lequel il avait si longtemps souffert et au-dessus de ce grabat...

Une image du Christ !!!

A cette vue, d'Anglemont demeura stupéfait.

Un Christ dans la cabane de cet Arabe ! onteusement voleur et lâchement assassin !

Tandis qu'il restait immobile, plongé dans un grand étonnement, M. d'Anglemont entendit un bruit de pas qui résonnaient derrière lui.

Il se retourna vivement et se trouva face à face avec un grand vieillard.

Son visage de bronze était sillonné par des rides profondes.

Son regard était dur et menaçant.

Sa barbe démesurément longue, étalait sa blancheur sur les hillons noircis qui couvraient sa poitrine.

D'une voix creuse et dure, il prononça ces mots :

— Qui es-tu ? Que viens-tu faire chez moi ?

— Cette demeure est-elle depuis longtemps la tienne ? demanda d'Anglemont.

— J'y ai souffert la vie depuis ma naissance, répondit l'Arabe.

— Es-tu chrétien ? dit d'Anglemont en étendant le bras vers le christ.

— Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète ? répondit l'Arabe.

— Si tu n'es pas chrétien pourquoi cette image se trouve-t-elle dans la demeure ?

— C'est sa volonté... à elle, répondit l'Arabe d'une voix devenue tout à coup triste et douce, c'est sa volonté...

— De qui parles-tu ?

— De celle qui fut l'âme de ma vie et la joie de mon cœur ; de la mère de ma fille, morte comme elle sans doute.

— Continue, dit avec empressement d'Anglemont, qui commençait à comprendre et, en parlant ainsi, il regardait attentivement l'Arabe.

Les traits convulsés du vieillard, sa barbe blanche et ses membres décharnés n'avaient d'abord éveillé en lui aucun souvenir ; mais maintenant, ses yeux profonds, cerclés de noir, et son regard d'acier ne laissaient aucun doute sur l'identité de cet homme.

C'était lui... l'oiseau de proie des champs de bataille d'autrefois. Et la femme dont il parlait : la chrétienne, dont il déplorait la perte, était celle qui avait sauvé jadis le jeune officier.

M. d'Anglemont, sans vouloir se faire reconnaître aussitôt, continua d'interroger l'Arabe.

— Si je t'ai bien compris, dit-il, une chrétienne t'a rendu père et tu as perdu la mère et l'enfant. Es-tu bien sûr qu'elles soient mortes l'une et l'autre ?

« Qu'est-il donc arrivé qui ait fait naître en toi cette triste conviction ? »

— Ecoute et tu vas le savoir.

« ... Parce qu'elle adorait le même Dieu que lui, elle m'avait empêché d'achever un Roumi (un Français), un ennemi de mon pays, qui se mourait au milieu d'une centaine de ses frères, après un combat acharné. »

« Elle me supplia de le porter jusqu'ici et de lui permettre, à elle, de lui donner des soins. »

« Je ne savais rien lui refuser. J'ai lâchement consenti et lorsqu'il fut rétabli de ses blessures, elle s'est enfuie avec lui... au milieu de la nuit, pendant son sommeil, emportant mon enfant et conduisant le Roumi jusqu'à la limite du camp des Français. »

« Le lendemain matin lors que je m'éveillai, je trouvai ma demeure abandonnée. »

« Je me mis à poursuivre les fugitifs, mais vainement !... »

« Nulle part je ne rencontrai la trace de leur passage. »

« Je marchai, je marchai toujours jusqu'à l'endroit où avaient campé tes frères. »

« Eux aussi avaient disparu. Ils étaient partis emmenant ma femme et ma fille ! »

« Je le croyais du moins, et j'allais m'en retourner le cœur plein de désespoir et de rage, lorsque j'entendis, au-dessus de ma tête, des cris lugubres... »

« Je les connaissais bien ces cris, c'étaient ceux des corbeaux qui venaient, ainsi que moi jadis, chercher leur proie sur les champs de bataille!...

« Je les vis tournoyer dans l'air, à quelque distance, puis s'abattre et s'envoler de nouveau, avec des cris aigus, et tourner toujours au-dessus d'une chose invisible pour moi, comme s'ils attendaient que le moment fût venu de satisfaire leur voracité.

« Je me dirigeai de ce côté et j'aperçus une femme étendue à terre; je m'approchai encore.

« C'était elle!... Elle qui gisait dans son sang!...

« Une large blessure lui avait ouvert la poitrine, ses yeux étaient fermés et ses membres glacés.

« Le Roumi l'a égorgé, m'écriai-je, et il a emporté ma fille!...

« Je pleurai longtemps, sa main dans la mienne, et, comme j'allais la déposer à terre, il me sembla que cette main s'agitait faiblement, que les yeux de la morte s'entr'ouvraient et qu'un faible soupir s'exhalait de ses lèvres!...

« —Est-ce qu'elle existe encore?

« Allah! Allah! vas-tu me la rendre? »

« —Non, murmura-t-elle tout bas, non, c'est fini, c'est fini; Dieu a permis que je sauve mon enfant... et... et je meurs contente...

« —L'enfant est sauvé, m'écriai-je, où est-il?... parle, réponds, où est-il?

« —Loin, bien loin, maintenant.

« —Est-ce qu'il est perdu à jamais pour moi?

« Allah ne me le rendra-t-il pas?

« —Si tu dois la retrouver un jour ce ne sera pas par le secours de ton Dieu... à toi... mais par la grâce du mien.

« —Que faut-il que je fasse pour obtenir cette grâce?

« —J'ai laissé... dans ta demeure une sainte image... qu'elle soit sous tes yeux... toujours... prie... repens-toi... et... espère...

« Espère! ce fut sa dernière parole!...

« J'ai obéi à sa volonté.

« Voilà pourquoi ce christ se trouve-là.

« Je lui ai demandé de me dire ce qu'est devenu mon enfant. Il est resté sourd à ma voix.

« Son Dieu est sans pitié comme l'a été le mien.

« Je me suis repenti, cependant. J'ai prié... J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré!... moi!... J'ai pleuré...

—Et son Dieu m'a conduit auprès de toi, dit, avec émotion, d'Anglemont.

—Est-ce vrai?... Est-ce bien vrai, ce que tu me dis là, répondit en tremblant le vieillard... Est-ce vrai?... Et que viens-tu m'apprendre?

—Regarde-moi bien en face, les yeux dans les yeux, et tâche de te souvenir...

—Je te regarde, et je ne me souviens pas, dit l'Arabe en secouant tristement la tête, qui es-tu?

—Je suis celui que tu as épargné, jadis, à la prière de la pauvre morte.

—Je suis celui qu'elle a voulu sauver une seconde fois, celui qu'elle a conduit, la nuit, auprès des siens.

—Toi?

« Je suis celui à qui, avant de se frapper mortellement elle-même, elle a confié sa fille!

—Toi!...

—Elle m'a supplié de faire élever l'enfant dans la religion qui fut la sienne à elle.

—Et qu'est-elle devenue?

—Elle a grandi dans ma maison, dans ma famille, elle a été, comme elle l'est encore, non la servante, mais la compagne de ma fille.

« Songe à ce qu'elle est maintenant, songe à ce qu'elle serait, aujourd'hui, si tu l'avais gardée près de toi, ici, au milieu de ce désert, dans cette misérable maison; songe à tout cela et dis-moi si sa mère, en se séparant d'elle, en l'exilant loin de toi, ne l'aimait pas d'une tendresse mille fois plus réelle que la tienne?

L'Arabe courba la tête et garda le silence.

Il paraissait plongé dans une réflexion profonde.

Après quelques instants il se redressa lentement, puis, d'un pas affermi, il s'approcha du lit au-dessus duquel était attaché le christ qu'il détacha et, le présentant à d'Anglemont.

—Emporte-le, dit-il, donne-le comme un souvenir sacré de sa mère, à celle que ta généreuse pitié a préservée de la misère, des souffrances et peut-être du remords.

Et, se dirigeant vers la porte qu'il ouvrit:

—Maintenant, dit-il, va en paix et qu'Allah te protège.

—C'est donc toujours Allah que tu adores?

—L'Arabe n'abandonnera ni sa patrie, ni son Dieu!

« Lui seul est grand et Mahomet est son prophète.

—Et que dirai-je à ta fille de la part de son père?

—Ne lui parle jamais de moi. Je penserai toujours à elle!...

D'Anglemont franchit alors le seuil de cet asile où, jadis, il avait tant souffert.

Il se remit en selle et partit.

Quand il fut loin, bien loin déjà, il se retourna vers la masure et aperçut l'Arabe qui se tenait immobile, debout devant la porte.

Et d'Anglemont crut voir qu'il portait la main à ses yeux, comme pour essuyer une larme.

CHAPITRE V. — LA CONSULTATION

François avait été prévenu de l'arrivée prochaine des voyageurs et de leur intention d'habiter l'hôtel que M. d'Anglemont possédait à Paris.

Le vieux domestique avait donc, en toute hâte, pris toutes les dispositions nécessaires, afin qu'à leur retour, le comte et la comtesse de Bussières n'eussent plus qu'à prendre possession de l'hôtel d'Anglemont.

Dès qu'ils furent installés, la comtesse se hâta de rappeler au docteur Appyani l'offre qu'il avait faite au sujet d'une consultation.

—Encore quelques jours, avait répondu le médecin, afin que notre « cher malade » ne se ressente plus du tout de la fatigue d'un voyage aussi long.

« Il faut, ajouta-t-il, que mes deux confrères qui seront appelés à donner leur opinion puissent le faire sans aucune restriction... Or, il importe qu'ils ne soient pas trompés sur le degré exact de la maladie par la fatigue que le comte a subie.

On sait qu'Appyani voulait laisser au poison le temps de s'éliminer de façon à ne plus provoquer dans l'état général du malade aucun de ces accidents particuliers qui eussent pu attirer l'attention des médecins consultants.

Au bout de quelques jours, ce but lui paraissant complètement atteint, il annonçait à la comtesse de Bussières qu'il allait prendre jour avec deux de ses plus éminents confrères.

Le même soir il apportait la réponse de deux membres très en renom de la Faculté de Paris: le docteur Bronchard, dont l'opinion faisait autorité dans les maladies des voies respiratoires, et le docteur Mullème, un spécialiste très distingué pour les maladies du cœur.

Ces deux praticiens avaient immédiatement accepté de venir en consultation avec leur jeune confrère.

—Ce sera donc pour demain, déclara le docteur Appyani.

« Il ne nous reste plus, ajouta-t-il, qu'à prévenir le comte de la visite qu'il doit recevoir, et à nous y prendre, surtout, de façon à ne pas effrayer le malade.

Naturellement, ce fut le docteur Appyani qui dut se charger de cette mission délicate et pour laquelle la jeune femme ne se sentait pas assez certaine de pouvoir commander à son émotion.

On profita du moment où, le soir, après dîner, le docteur et la comtesse avaient l'habitude d'aller tenir compagnie au malade.

M. de Bussières venait de s'étendre sur une chaise longue.

Appyani s'approcha de lui, en même temps que la comtesse allait s'appuyer sur le dossier de la chaise.

—Figurez-vous, mon cher ami, commença le docteur en essayant de donner un tour plaisant à ce qu'il allait dire; figurez-vous que la comtesse a ourdi un petit complot contre nous.

M. de Bussières se redressa à demi; et tournant la tête vers la jeune femme, il la regarda avec une expression de tendresse.

—Oui, continua le médecin, Mme de Bussières veut absolument mettre ma science à l'épreuve...

—Oh! docteur!...

—Je m'explique mal, en effet, madame la comtesse; il est tout naturel, et je ne saurais m'en formaliser, que vous désiriez être complètement rassurée, et cela le plus tôt possible.

« Vous savez, aussi bien que moi, que la maladie de notre cher comte ne présente plus, en elle-même, le moindre sujet d'inquiétude; mais vous vous alarmez à tort, selon moi, de ce que les forces de votre mari ne renaissent pas plus vite.

« Or, c'est moins pour lui que pour vous-même et en raison de votre prochaine maternité que je trouve utile de recueillir l'opinion autorisée et tout à fait rassurante, je l'affirme d'avance, de deux princes de la science.

—Il s'agit donc d'une consultation? interrompit M. de Bussières, sur le visage de qui passa, à l'instant même, comme un voile de tristesse.

—Tout simplement! répondit le médecin en affectant le sourire. C'est vous que l'on examinera et c'est Mme la comtesse qu'il s'agit de guérir!...

—Ne vous opposez pas à mon désir, je vous en prie, mon ami!... prononça Mme de Bussières en s'emparant de la main du comte...

« Oui, j'ai hâte de voir disparaître cette faiblesse qui se prolonge et je remercie le docteur de l'empressement qu'il a mis à dissiper mes craintes, toutes vaines qu'elles lui paraissent.

Le Grand Anti-Grippe : VIN MORIN "CRESO-PHATES"

—C'était pour moi un cas de conscience de ne pas laisser subsister la moindre inquiétude en vous, qui aurez prochainement besoin de sécurité et de calme, et j'ai laissé de côté la question d'amour-propre, dit Appyani.

Puis, se tournant de nouveau vers le malade :

—Inutile donc, mon pauvre Bussières, d'essayer de faire abandonner son projet à la comtesse !... et c'est bien le cas de dire avec le proverbe : " Ce que femme veut... "

" Du reste, il ne serait plus temps d'y faire opposition : mes deux confrères les docteurs Bronchard et Mullème sont prévenus et ont bien voulu accepter de se joindre à moi pour le diagnostic qui doit rassurer Mme de Bussières !... "

" Il ne vous reste donc plus qu'à accepter de bonne grâce, ainsi que je l'ai fait, ce que nous ne pouvons éviter.

Le comte avait gardé le silence.

Mme de Bussières, très émue, continuait de laisser parler le médecin.

Le docteur Appyani reprit, toujours sur le même ton d'enjouement :

—C'est donc une chose entendue, et vous pourrez vous flatter, mon cher ami, d'avoir réussi à déranger deux des personnalités, les plus célèbres du monde médical.

" Je connais en Europe bien des princes plus ou moins régnants pour lesquels les docteurs Bronchard et Mullème ne se dérangeraient pas aisément.

" Et, lorsque l'on saura que ces deux grandes notabilités ont été appelées en consultation pour vous, les gazettes du high-life ne laisseront pas échapper l'occasion d'en faire une bonne petite réclame.

" Et demain, vous serez un malade à la mode !

La comtesse comprit l'intention et remercia le médecin, en lui adressant un bon regard.

Le comte s'était peu à peu remis de l'impression qu'il avait éprouvée en apprenant que le docteur Appyani s'était rendu au désir manifesté avec tant de d'insistance, par Mme de Bussières.

Il se félicita en termes émus d'être l'objet de tant d'affection et de sollicitude.

Puis, prenant dans les siennes la main du docteur :

—A vous, mon cher ami, prononça-t-il, je dois des excuses pour l'épreuve à laquelle on a mis votre amour-propre de médecin...

—Allons !... allons !... répliqua le docteur en manière de conclusion, la cause est entendue... Mme la comtesse a gagné son procès !

Le lendemain, à l'heure qu'avait indiquée Appyani, François venait annoncer l'arrivée des deux médecins attendus pour la consultation.

Appyani alla les recevoir au salon et les présenta à la comtesse de Bussières, qui presque aussitôt se retirait afin de laisser le docteur mettre ses deux confrères au courant de la situation du malade, ainsi que cela se passe habituellement.

Quelques minutes après, le docteur Appyani introduisait ses deux confrères dans la chambre du malade.

Le comte de Bussières s'était levé pour se porter au-devant d'eux, mais il avait dû s'appuyer aussitôt sur le bras de François.

Appyani, après la présentation de rigueur, fit asseoir le malade sur la chaise-longue.

Puis, d'un signe il congédia le domestique, qui sortit et ferma la porte.

Les consultations se passent presque toujours de la façon suivante.

Le médecin de la maison ayant mis ses confrères au courant de la situation du malade, ces derniers examinent celui-ci, sans se communiquer leurs observations autrement qu'à voix basse, de façon que l'attention du malade ne soit pas mise en éveil.

Les deux médecins appelés en consultation par Appyani ne procédaient pas autrement.

Ils auscultèrent, à tour de rôle, le comte longuement, sans qu'il pût voir, sur leur physionomie, ce qu'ils pensaient de son état.

Chacun des deux praticiens adressa alors quelques questions au comte, uniquement afin de prolonger un peu cette consultation, car déjà leur opinion était faite.

Peu après ils prenaient congé du malade pour se retirer, avec Appyani, dans la pièce où François avait reçu l'ordre de préparer d'avance sur la table tout ce qu'il fallait pour écrire.

C'est le moment où les médecins se communiquent leurs observations et s'avouent le plus souvent, après s'être mutuellement communiqué leur diagnostic, qu'il n'y a plus rien à faire.

Alors on se décide, par acquit de conscience, à essayer une médication *in extremis*, en s'appuyant sur ce dicton si rarement justifié : " Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! "

La conversation entre les trois médecins ne pouvait être de longue durée.

Le docteur Bronchard avait résumé son opinion par ces simples mots :

—C'est une tuberculose !

—A marche rapide ! s'était contenté d'ajouter le docteur Mullème, en regardant son confrère.

Le docteur Appyani compléta alors le rapport qu'il avait déjà fait aux deux médecins consultants en mettant ceux-ci au courant de tout ce qu'il avait essayé pour tâcher d'enrayer la maladie.

La conclusion de cette conversation à huis clos fut que l'état de M. de Bussières était absolument désespéré ; que non seulement la forme galopante de la tuberculose était des plus alarmantes, mais encore qu'il y avait de terribles complications à redouter du côté du cœur.

Dans ces conditions, il fallait, —tel fut l'avis des trois médecins,— s'attendre à une terminaison fatale, à bref délai.

La consultation, sur la demande expresse d'Appyani, fut écrite et signée.

Il s'en empara et la serra soigneusement dans son carnet. Sa vie-time lui appartenait, désormais, complètement.

Il pouvait, à son gré, fixer le jour et l'heure suprême de sa mort.

Cette consultation, signée de deux noms illustres, était la sauvegarde d'Appyani ; elle lui assurait l'impunité la plus complète, la plus absolue.

Il ne restait plus maintenant qu'à faire part à la comtesse du résultat de la consultation.

Le docteur Appyani se chargea de lui laisser entrevoir la vérité avec toutes les précautions, tous les ménagements possibles, pour éviter à la jeune femme une émotion trop subite et trop profonde.

Le docteur Bronchard se contenta de profiter de l'occasion pour faire l'éloge de son confrère Appyani.

Il approuva sans restriction, selon l'habitude consacrée, tout ce qu'avait fait le médecin de la maison, déclarant qu'il n'y avait pas d'autre médication à tenter que celle qui avait été suivie jusqu'à ce jour.

Quand le docteur Appyani, après le départ des deux médecins consultants, se retrouva seul avec Mme de Bussières, une transformation complète s'opéra dans son langage.

Il avoua que, jusqu'ici, il s'était efforcé de lui inspirer une sécurité qu'il ne partageait pas, une espérance que n'avait jamais laissé subsister en lui le mal terrible, inguérissable, dont le comte était, depuis longtemps, atteint.

—Il ne me reste plus, ajouta-t-il avec hypocrisie, qu'à me consacrer tout entier à mon malheureux ami, pour adoucir ses derniers jours.

—Perdu ! Il est perdu ! exclama la jeune femme, angoissée, en portant vivement les mains à son cœur.

" Ah ! je le savais bien, ajouta-t-elle ; mes pressentiments ne me trompaient pas.

Appyani ne chercha ni à la tromper, ni à la consoler.

Il se contenta de répondre :

—Notre cher malade a besoin de soins de tous les instants.

" Il a, je dois le dire, besoin d'un ami autant que d'un médecin.

—N'êtes-vous pas déjà l'un et l'autre, docteur ! prononça Mme de Bussières en regardant avec tristesse l'homme qui avait affecté de donner tant de preuves de dévouement au comte...

—Et je réclame le droit de continuer ce que j'appellerai " ma mission fraternelle " auprès de " notre cher malade ".

" Je m'étais donné pour tâche de combattre, par tous les moyens possibles, la maladie dont la marche rapide m'épouvantait.

" Aujourd'hui, après la consultation qui vient d'avoir lieu, je suis décidé à faire tout ce qui sera humainement possible pour prolonger l'existence de celui dont la mort nous laissera, hélas ! tous deux inconsolables !... "

Mme de Bussières se montra très émue et très touchée de cette explosion de sentiments qui relevaient encore à ses yeux l'homme qu'elle avait déjà en si haute estime.

Le docteur Appyani comprit qu'il venait de faire un pas de plus dans l'estime et dans la sympathie de cette infortunée en affermissant les liens dans lesquels il l'enserrait et qui devaient, un jour, la lui livrer sans défense.

Grâce à la consultation qui venait d'avoir lieu, Appyani, comme on l'a vu, avait mis sa responsabilité tout à fait à couvert.

Désormais il pouvait accomplir son œuvre criminelle avec d'autant plus de sécurité que deux des plus éminents professeurs de la Faculté de Paris avaient irrévocablement condamné le malade.

Le poison, absorbé par lui à doses minutieusement calculées, avait lentement attaqué tout l'organisme et déterminé finalement cette terrible maladie que les docteurs Bronchard et Mullème avaient déclarée mortelle à très bref délai.

Appyani avait réussi à empoisonner un homme dont ces deux célèbres médecins avaient annoncé la mort prochaine causée par la tuberculose.

Il n'avait donc plus qu'à attendre le moment propice pour précipiter le dénouement.

Du reste ce moment approchait.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST ADMINISTRÉ AVEC UN REMARQUABLE SUCCÈS DANS LES CAS DE DIPHTÉRIE, ASTHME, CATARRHE ET CONSOMPTION.

Agent pour les Etats-Unis GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, BOSTON, MASS.

Mme de Bussières touchait aux derniers jours avant la naissance de son enfant.

Depuis le retour d'Italie, Appyani avait passé la nuit à l'hôtel d'Anglemont, toutes les fois que la comtesse, après une agitation plus grande, constatée chez le malade, ayant conçu des inquiétudes nouvelles.

Mais à partir du jour de la consultation, Appyani sur la prière qu'il sut se faire adresser par Mme de Bussières avait consenti à élire domicile à l'hôtel d'Anglemont.

Il pouvait, de cette façon, suivre, heure par heure, les modifications qui se produisaient dans l'état du comte et dans celui de la comtesse.

Il jugea donc, un jour, indispensable de prévenir Mme de Bussières que le moment de la délivrance approchait et qu'il se mettait à ses ordres pour prendre toutes les dispositions nécessaires en pareil cas.

Mais Mme de Bussières l'arrêta dès les premiers mots, en disant qu'elle désirait, à moins d'une nécessité absolue, se passer d'un médecin.

Le docteur Appyani s'attendait probablement à cette déclaration formelle, car il s'empressa d'annoncer à la comtesse qu'il lui présenterait, dès le lendemain, une des sages-femmes les plus habiles et les plus distinguées de Paris : Mlle Dorterre.

Il en fit un éloge pompeux, disant que de brillants succès aux examens pour le brevet de Ire classe, l'avaient tout de suite mise en évidence lorsqu'il s'était agi pour elle de se créer une clientèle.

Le lendemain, le docteur Appyani présentait effectivement la sage-femme qui devait présider aux couches de la comtesse.

Mlle Dorterre était une femme d'environ trente-cinq ans, d'une physionomie suffisamment agréable, et dans laquelle on trouvait, grâce surtout à l'expression du regard, l'indice d'une vive intelligence.

Toute sa personne était empreinte d'une certaine distinction : dans le monde où elle avait sa clientèle, on prétendait que ses ascendants avaient appartenu à la noblesse et qu'ils avaient supprimé, après de grands revers de fortune, l'apostrophe qui faisait une particule du D. En sorte que son véritable nom était d'Orterre.

Si c'était une légende inventée à plaisir, elle était bien trouvée assurément, car elle n'avait pas peu contribué à procurer à la jeune matrone, dès ses débuts,—de riches clientes.

On prétendait, en outre, que cette histoire de particule supprimée aurait valu à la jeune personne plusieurs mariages.

Mlle Dorterre avait systématiquement usé tous ces partis.

En dehors de l'appartement qu'elle avait à Paris et où elle donnait des consultations, la sage-femme avait,—sur les hauteurs de Meudon,—une villa installée en vue de recevoir les clientes désireuses d'y faire leur convalescence.

Mlle Dorterre appelait cela « faire une cure d'air ».

On élevait aussi, à la villa de Meudon, de pauvres petits êtres qui déperissaient sous l'influence des miasmes de Paris, et dont les mères étaient forcées de se séparer pour le confier,—par ordonnance du médecin à des nourrices de campagne.

A la villa de Meudon, les nouveau-nés trouvaient des soins merveilleusement compris.

Les nourrices choisies par la sage-femme réunissaient toutes les conditions désirables.

Lorsqu'elle avait l'occasion de parler de son établissement de Meudon, Mlle Dorterre ne tarissait pas.

Aussi fût-ce l'objet principal de la conversation entre elle et la comtesse de Bussières, conversation à laquelle assistait le docteur Appyani qui était revenu dans l'appartement de la comtesse, aussitôt que la sage-femme eut terminé sa consultation médicale.

Appyani ne manqua pas d'approuver quand Mlle Dorterre parla de l'effet salutaire, pour les enfants, de l'air si pur que l'on respirait sur les hauteurs de Meudon.

Il profita de la circonstance pour faire l'éloge de Mlle Dorterre avec un enthousiasme qui ne contribua pas peu à gagner à la sage-femme la confiance, voire les sympathies de la comtesse.

Toutefois la jeune femme eut une exclamation de révolte à l'idée que des mères pouvaient consentir à se séparer de leurs enfants nouveau-nés.

—Elles y sont quelquefois contraintes pour les soustraire soit aux atteintes d'épidémies, soit au voisinage de certaines maladies infectieuses, dit Appyani.

Mme de Bussières était très émue :
—Dieu me préserve d'être jamais forcée de subir une semblable épreuve ! exclama-t-elle.

Appyani estima que l'occasion s'offrirait peut-être bientôt pour lui de tirer parti de cette tendresse maternelle qui se manifestait, si ardente et si prompte, à l'avance aux craintes les plus vives, aux plus violentes terreurs.

Il pensait qu'il pourrait, un jour se servir de l'enfant qui allait naître pour faire capituler la mère.

En se retirant, Mlle Dorterre déclara que, dans trois jours, au plus tard, le comte de Bussières aurait un héritier ou une héritière.

CHAPITRE VI. — LE BAISER MORTEL

La sage-femme ne s'était pas trompée

Charlotte, qui se trouvait auprès du comte, ayant été appelée en toute hâte dans la chambre de sa maîtresse, ce fut le docteur Appyani qui vint la remplacer auprès du malade.

M. de Bussières, à qui le médecin avait fait part du grand événement qui se préparait, en apprit la nouvelle avec la plus vive émotion.

Le spectacle de cette émotion, si poignante, eût profondément remué tout autre que le misérable qui s'était donné pour tâche d'assister froidement à la lente agonie de sa victime.

Mais Appyani ne songeait, à ce moment, qu'à la réalisation—qu'il pouvait rendre prochaine à présent—de ses rêves d'amour et d'ambition.

Il ne lui vint même pas à la pensée d'adoucir, par de banales paroles d'espoir, les derniers jours de ce malheureux qu'il avait condamné et qui se mourait l'âme pleine de reconnaissance pour le monstre au dévouement hypocrite duquel il s'était laissé prendre.

Et lui, ce malheureux à qui l'on arrachait la vie, il regardait le cynique bourreau avec une expression de fraternelle affection ; il lui parlait avec un attendrissement qui eût arraché des larmes aux plus indifférents.

Il le remerciait d'avoir, par ses soins, prolongé sa vie assez longtemps pour qu'il pût éprouver encore une joie en ce monde.

Et il s'écriait dans un transport de bonheur qui était bien le spectacle le plus douloureux que l'on pût savoir :

—Je verrai donc mon enfant !... Je pourrai l'embrasser !..

Et des larmes coupaient sa voix.

Ces larmes étaient la touchante expression des alternatives d'espoir et de douleur de cet infortuné lorsque le mal qui le minait semblait devoir se calmer, ou s'accroissait tout à coup, avec une intensité plus grande.

Et au milieu de tant d'amertume, la pensée de l'enfant qui allait naître venait faire tressaillir cette pauvre âme angoissée.

Appyani, jouant toujours l'hypocrisie de l'amitié, le gourmandait doucement, disant que cette nuit de fatigue allait encore retarder sa guérison.

Hélas ! ces paroles du docteur, au lieu de rassurer le malade, l'impressionnaient douloureusement.

Il y avait déjà longtemps que l'infortuné ne se faisait plus d'illusion sur son état.

S'il avait pu,—au début de sa maladie,—se laisser tromper sur son degré de gravité, il n'ignorait plus à présent que ses jours étaient désormais comptés.

Déjà, lors qu'après la consultation, il cherchait à calmer les inquiétudes qu'il lisait dans les yeux de la comtesse, le malheureux dissimulait les plus mortelles angoisses.

A la vue de celle qu'il avait choisie pour compagne, auprès de laquelle il avait espéré vivre de longues années, il éprouvait ce secret tressaillement, de l'âme qu'enfante le pressentiment d'une mort prochaine.

En présence de cette lugubre perspective, il pensait à l'avenir des êtres qui lui étaient chers, et que sa mort allait plonger dans l'affliction et le deuil.

Puis, à différentes reprises, étaient venues ces accalmies qui lui rendaient un fugitif espoir, une éphémère confiance dans la guérison qu'on continuait de lui laisser espérer.

Dans ces courts moments, le malheureux se prenait à parler d'avenir à l'épouse qui, elle aussi, s'accrochait à ces trompeuses espérances.

Il parlait avec amour de l'enfant attendu ; et dans l'ivresse passagère qui faisait palpiter son cœur, il allait—au delà de la vie réelle—chercher le rêve de bonheur qui le charmait. Deux rêves à trois : Elle, lui et l'ange !

Alors il comptait les jours qu'il avait encore à attendre, comme fait l'enfant anxieux de voir arriver la réalisation d'une promesse !

Puis, la maladie s'aggravait de nouveau, ajoutant une déception de plus à toutes celles qu'il avait déjà éprouvées.

A la lueur de la joie qui avait brillé si peu de temps dans le regard du malade, succédait le voile de tristesse au travers duquel le pauvre comte avait la vision de sa fin prochaine.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 MARS 1901 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

LXXXVIII. — UN PASSANT CHARITABLE

(Suite)

Ce seul mot de réponse. Le corroyeur avait attendu, les bras croisés sur la poitrine.

Les argousins avaient alors fouillé, éventré, ravagé la maison.

Nulle part, aucun indice, nulle trace indiquant le séjour d'un étranger.

— Nous aurions donc été mal renseignés, grommelait le chef des sbires. Ou bien l'oiseau aurait-il quitté le nid à temps ?

Nul n'avait pu dénoncer la présence de Martial chez le corroyeur, mais il suffisait d'un marchand remarquant l'augmentation des provisions achetées ordinairement chez lui pour susciter les soupçons, pensait Fabers.

Et comme, après le meurtre dont son fils avait été victime, il était de ceux dont le nom était inscrit sur les registres secrets comme suspects, il n'en fallait pas davantage pour le désigner comme le complice probable de ces Français audacieux qui tenaient en échec la puissance du favori.

Mais quel était le sort de Martial, si la police connaissait sa présence à Londres ?

Aussi, le lendemain, avait-il envoyé sa servante parcourir tous les endroits de la capitale où les mendiants avaient l'habitude de se tenir.

Elle devait prévenir le Breton qu'il était recherché.

Ce jour-là, l'écuier d'Henri de Mercourt était gisant, hors d'état de se mouvoir, dans un réduit de la grande léproserie.

Aussi, le soir venu, la vieille et fidèle domestique avait-elle dû apprendre à son maître qu'elle n'avait pas aperçu leur ancien hôte.

— Serait-il déjà pris ? — avait alors murmuré le loyal artisan. — Dans ce cas, le mal serait donc le plus fort. Il n'y aurait alors plus d'espoir.

Et dans le fond de sa pensée, il avait ajouté :

— J'irai moi-même demain.

Il était en marche depuis près d'une heure, ayant visité d'abord le péristyle des temples les plus en vue, lorsqu'il déboucha sur le pont des Truands.

Le rayon magnétique des yeux du cul-de-jatte attira les siens.

Il distingua une forme humaine écrasée à terre, la reconnut aussitôt.

— Enfin ! — murmura-t-il. — Il est libre encore.

Les guetteurs d'aumône faisaient entendre leurs lamentations monotones.

Le corroyeur distribua quelques charités, de façon à ce que nul ne fût surpris de le voir aborder le cul-de-jatte.

Lorsqu'il arriva à portée de Martial celui-ci tendit la main.

Fabers qui allait passer indifférent, en apparence, feignit de l'apercevoir pour la première fois.

Il mit la main à son escarcelle et se rapprochant, à voix très basse, rapide :

— Méfiez-vous. Vous êtes signalé. Depuis hier je vous cherche. Où vous cachez-vous ?

Il attendait une réponse, faisant semblant de choisir une pièce de monnaie.

D'un coup d'œil prompt, Martial observa que les autres mendiants, ayant remarqué la générosité du piéton, se retournaient vers le cul-de-jatte, pour voir s'il lui donnerait à lui aussi.

Il ne pouvait répondre, ils auraient vu remuer ses lèvres.

Et puisque Fabers l'avertissait que les limiers étaient en chasse après lui, savait-il si un des agents de Somerset ne se cachait pas parmi ces traîneurs de besace ?

Il appuya donc sa main sur sa poitrine comme pour remercier le charitable passant de son offrande, et ce fut tout.

Mais ce qui était éloquent, ce fut l'intensité du regard qu'il attachait sur Fabers, regard de gratitude ardente, contenue, profonde.

Et le corroyeur s'éloigna en murmurant :

— Martial n'a pu me parler à cause d'un motif que j'ignore. Mais

il est libre encore. Les argousins m'ont laissé libre moi aussi. Somerset, tu commandes à une armée de soudards et à des hordes de policiers. Tu es puissant et fort. Mais il suffit de l'aide d'un oiseau pour déchaîner une avalanche.

— Somerset, le nombre de ceux dont tu as suscité la haine s'élève et monte chaque jour : je ne mourrai peut-être pas sans voir venger le meurtre de mon fils.

LXXXIX. — DU MINISTRE AU PRISONNIER

Deux captifs enfermés depuis quelque temps dans la Tour de Londres voyaient cette morne succession de journées toujours pareilles se prolonger sans espoir.

L'un à peine au sortir de l'adolescence présentait, sur un visage précocement flétri, tous les signes d'une caducité saisissante, répulsive même.

L'autre, dans la force de l'âge, montrait un visage grave et viril, mais sur qui les orages de la vie et les périls des batailles avaient laissé, en même temps qu'une profonde mélancolie, une sorte d'harmonie, de beauté morale, puissante et grave.

Ce dernier était le vicomte Henri de Mercourt ; l'autre avait nom Percy Bolton et avait été fait comte de Verbrock par la reine Elisabeth, sur l'intervention du duc de Somerset.

Le fils de Stewart Bolton rongea son frein dans la cellule où il avait été conduit.

On paraissait l'oublier.

Percy, voyant l'insuccès de ses prières, avait modifié son plan des premiers jours.

— Si lord Somerset ne veut pas m'entendre, dit-il au geôlier je parlerai à la personne qu'il daignera désigner à ce sujet. Mais son Honneur regrettera peut-être alors de n'avoir pas recueilli mes paroles lui-même.

C'était là le trait venimeux, la menace cachée.

Cela signifiait :

— Prenez garde, si vous refusez de m'entendre. Il y a des secrets qu'il n'est pas bon de laisser recueillir par d'autres.

Le gouverneur de la citadelle, inquiet par cette persistance du prisonnier et par le changement de son langage, crut devoir prévenir Somerset des instances répétées de Percy pour être entendu.

— Laissez-le moisir en prison. Et le secret le plus absolu ! dit Somerset, lorsque le gouverneur eut achevé son rapport.

Que lui importaient à cette heure les dires de Percy Bolton ?

Des préoccupations multiples durcissaient le front du favori.

Il avait fait mettre en campagne un certain nombre de chercheurs de proie, les plus habiles dans leur métier, afin de découvrir ce que Marguerite était devenue.

Les valets de Percy Bolton qui l'avaient traquée toute la nuit avaient en effet relevé, le jour venu, des traces indéniables attestant qu'elle s'était rejetée du côté de la ville.

Un coup de vent, le pied de quelque garde ou de quelque autre laquais avait emporté jusqu'au x derniers buissons de la forêt un autre morceau déchiré de cette même étoffe.

C'était le bord d'un chemin qui, bifurquant à quelques toises de la maison de Stewart Bolton, regagnait Londres de deux côtés.

Les argousins, après quelques recherches hâtives dans les bois, n'avaient pas hésité à voir dans ce lambeau de tissu l'indication que la jeune fille, ayant réussi à échapper aux valets, s'était hâtée d'aller chercher un refuge dans Londres même.

En sa qualité de lord-chief de la haute justice, lord Mercy y avait eu autrefois des relations très nombreuses.

Sa fille Ellen avait dû rester en rapport avec quelques amis fidèles, elle en avait sans doute parlé souvent à son enfant. Et Marguerite était allée frapper à la porte d'une de ces maisons amies.

— Oui, c'est bien ainsi que cela a dû se passer, — se dit Somerset en recevant le rapport de ses agents. — Elle s'est réfugiée à Londres dans une maison sûre. Il me faut découvrir ceux qui donnent asile à cette maudite ressuscitée. Cela aura un double avantage : je me débarrasserai ainsi définitivement d'un enfant qui a eu le tort de vivre jusqu'ici, et je me déferai en même temps d'ennemis que je ne me connaissais pas.

Dans l'esprit de Somerset, la prolongation de sa captivité devait montrer au fils de Stewart Bolton qu'il y avait témérité à braver plus puissant que soi, et elle ferait sans doute de lui plus tard un instrument docile. Car Somerset ne voulait que des instruments.

Par la mise au secret, il croyait être à l'abri contre toute révélation.

7. L'imprudent !

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

LXXXX. — LES TERREURS DU FAVORI

Somerset tenait donc en son pouvoir les deux hommes qui menaçaient le plus gravement sa sécurité.

Et, chose singulière, chacun d'eux se trouvait ainsi mêlé à sa vie, à cause d'Ellen Mercy !

Il était si tranquille, si confiant précédemment, les croyant mortes l'une et l'autre.

Il avait même payé assez cher pour leur assassinat !

Henri de Mercourt devait connaître sûrement le secret de leur existence, puisqu'il avait déployé tant d'efforts, tant de persévérance pour délivrer lord Mercy.

Somerset se disait qu'Ellen lui avait peut-être promis sa main en échange du salut de son père.

Quant à l'évasion du duc de Noxford, accomplie en même temps, le duc rouge n'osait l'attribuer à un pur hasard ayant seul amené, dans le cachot du descendant des Lancaster, la galerie souterraine creusée par Henri de Mercourt et Wilkie.

Et, si le souci alourdissait ainsi son front, c'est qu'il tremblait devant les relations que cette triple et audacieuse évasion indiquait, croyait-il, entre le hardi gentilhomme breton et le duc de Noxford.

En sa qualité de rejeton d'une ancienne famille royale, pour qui toutes les sympathies n'étaient pas éteintes encore, ce dernier était en état de grouper autour de lui un parti de mécontents, de lever même une armée imposante.

Et la reine Elisabeth d'Angleterre, voyant cette fois son trône menacé, se retournerait certainement contre le favori qui mettait sa couronne elle-même en péril. Il la connaissait assez pour être certain qu'elle n'hésiterait pas à le sacrifier.

Aussi, Somerset n'avait-il pas dormi toutes les nuits depuis le coup de force d'Henri de Mercourt, en proie à des appréhensions plus lourdes à mesure que le temps s'écoulait.

L'arrestation du seigneur de Kervin, la nuit même où il avait arraché la fille d'Ellen aux griffes du comte de Verbrock, n'avait fait que le confirmer dans ces inquiétudes.

Il ignorait que cette même nuit lord Mercy, brisé par sa longue captivité, s'embarquait pour la France, tandis que le duc de Noxford allait chercher un refuge dans les montagnes,—en se réservant d'agir, il est vrai, quand l'heure arriverait.

Il ne pouvait savoir non plus que le vicomte de Mercourt avait découvert, par hasard, la fille d'Ellen dans la maison de Stewart Bolton et de son fils, et qu'il avait amené la jeune fille avec lui sans savoir encore qui elle était.

Le raisonnement, la réflexion, qui,—chose singulière et cependant réelle,—trompent si souvent, avaient convaincu Somerset qu'il y avait dans tout cela un concours de circonstances soigneusement préparé et voulu.

Pour lui, Henri de Mercourt, caché dans Londres, avait été averti par Ellen elle-même du rapt de Marguerite, accompli par Stewart Bolton ; et après avoir délivré l'aïeul, il était allé sauver l'enfant.

—Ou bien ces gens-là ont l'enfer pour eux, ou ma police saura les déterrer là où ils se cachent,—murmurait-il de temps à autre en arpentant son cabinet.

Sa police ? Il y avait des moments où il se demandait si elle ne le trahissait pas elle-même.

Et il tremblait alors.

Il ne supportait plus âme qui vive auprès de lui, ni secrétaire ni personne, voulant rester seul avec le noir soupçon qui lui rongeaient le cœur.

Seuls, les policiers pouvaient avoir accès auprès de lui, de jour comme de nuit, pour venir lui apprendre soit la capture de Marguerite, soit celle de Mercy, ou bien celle du duc de Noxford ou de leurs affidés.

Alors, seulement, il respirerait.

Et il avait adressé les plus épouvantables menaces à ses argousins, au cas où l'un d'eux viendrait à faillir à sa tâche.

Aussi un acharnement féroce poussait-il, dans tous recoins de Londres, la meute affolée et furieuse des sbires.

Le moindre indice suffisait pour attirer leurs investigations haineuses, désespérées.

C'est ainsi que Fabers avait vu sa boutique envahie.

Un jour, Somerset sonna un valet :

—Mon cheval, mon escorte !—fit-il d'une voix impérieuse.

Et soulevant la portière, ouvrant la porte, qui conduisait à ses appartements privés, il alla s'armer.

Le duc de Somerset, ne sortait jamais qu'entouré d'une forte escorte, une cotte de maille sous son pourpoint de velours ou de soie, et solidement armé.

Une vingtaine de cavaliers aux cuirasses étincelantes étaient déjà en selle, attendant le maître.

Le duc-rouge monta sur le cheval que maintenait son écuyer, tandis qu'un page lui présentait l'étrier.

Deux cavaliers passèrent devant, et les sabots des chevaux résonnèrent sous la voûte vis-à-vis de laquelle Henri de Mercourt ne guettait plus son ennemi, car une double chaîne le retenait toujours captif dans son cachot de la première section de la Tour de Londres.

Aujourd'hui, ce n'était plus le gentilhomme français qui cherchait le duc de Somerset.

C'était le duc-rouge qui se rendait auprès de lui.

Les deux hommes allaient se retrouver face à face !

LXXXI. — TÊTE A TÊTE

Henri de Mercourt avait cessé de compter les jours qui coulaient dans la demi-obscureté de la cellule où on l'avait relégué.

C'est pourquoi il y avait renoncé.

Il chassait même cette pensée dès qu'elle se présentait, inconsciemment, à son esprit.

Mais, si ferme que fût sa volonté de ne songer à rien de ce qui était de nature à abattre son courage, il ne pouvait cependant défendre à son esprit de revenir vers ceux qu'il avait laissés au dehors de ces murs.

Ayant vécu près du tiers de sa vie avec le souvenir d'Ellen, il aurait fallu lui arracher le cœur pour qu'il ne s'oublîât pas à évoquer son image, telle qu'elle revivait dans son esprit, telle qu'il l'avait entrevue autrefois en Bretagne durant les quelques inoubliables qui avaient décidé de sa vie, sa vie définitivement brisée, semblait-il.

Il revoyait aussi la frêle et déjà gracieuse silhouette de Marguerite.

Une évocation appelait l'autre.

Et un soupir montait sa poitrine, car l'existence même de celle-ci signifiait que le cœur d'Ellen n'était pas resté vierge.

Certes, c'était là la loi de la nature. Et cependant, malgré la raison que le gentilhomme français appelait à son aide, ces réflexions lui faisaient mal.

Henri de Mercourt tâchait de penser la souffrance qu'il ressentait en concentrant ses pensées sur la fillette qu'il avait laissée seule, sur l'enfant qu'il aimait instinctivement à cause de l'amour qu'il portait à la mère.

Il se demandait ce qu'elle avait pu devenir après leur séparation, après son arrestation à lui.

—Est-elle parvenue à se soustraire définitivement à ceux qui devaient voir en elle une sorte d'otage, puisqu'ils la gardaient ainsi recluse ? se demandait-il.

C'est en réfléchissant au sort de Marguerite qu'il regrettait le plus sa captivité.

Libre lui-même, l'enfant eût été sauvée certainement.

—Je l'aurais reconduite auprès de celle à qui on l'avait arrachée, se disait-il. Et elle aurait été mon guide, mon ange tutélaire auprès d'Ellen.

Les prisonniers parlent parfois à demi-voix, rompant ainsi le silence trop sépulcral de leurs cachots.

Henri de Mercourt venait de prononcer ces mots entre haut et bas, lui aussi, le nom d'Ellen étant toujours doux à son oreille, lorsqu'un bruit retentissant s'éleva dans le couloir qui précédait sa double cellule.

Des pas résonnèrent ; il entendit un bruit d'éperons.

La taille du gentilhomme français se redressa de toute sa hauteur. C'était donc pour lui que s'approchaient ces visiteurs ?... des soldats probablement.

Comme un trait de feu ceci passa dans son cerveau :

—Viendraient-ils me chercher... pour le dernier supplice ?

Mais il ne faiblit pas, il ne pâlit même point. Il était habitué à songer au trépas.

La deuxième porte s'ouvrit, repoussée toute grande.

Lord Somerset apparut, immobile sur le seuil, le sourcil contracté. Les deux hommes, le prisonnier et le tyran, se regardèrent, se pénétrant d'un regard aigu au plus profond de l'âme.

Le ministre avait espéré que son apparition soudaine impressionnerait le prisonnier.

Voyant que celui-ci continuait à le fixer, il fit deux pas dans l'intérieur du cachot.

—Me reconnais-tu ? interrogea-t-il orgueilleusement.

—Il y a longtemps que je ne t'ai vu, Somerset, répliqua Henri de Mercourt d'une voix ferme, mais tes traits ont trop bien conservé leur caractère odieux, bas et louche, pour que je ne te reconnaisse pas. Que me veux-tu ?

Le favori crispa sa main sur la poignée de sa dague.

Il se contint, cependant, ce souvenir du mobile qui l'avait amené.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes. Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Et redevenant froid, tout à fait maître de lui :

—Cet homme est-il soliment enchaîné ? fit-il en se tournant vers les geôliers qui attendaient.

—Oui, monseigneur, répondit humblement le surveillant sous la garde de qui était placé le cachot du gentilhomme français.

Somerset s'était attendu à trouver un homme abattu, démoralisé par la prison, et au lieu de cela il rencontrait un adversaire frémissant, au front levé.

—Laissez-nous, ordonna-t-il enfin à ceux qui l'accompagnaient.

Il les survit jusqu'à la première porte, sur le seuil de laquelle ils s'arrêtèrent.

Ils étaient assez loin pour ne pas entendre sans doute, à moins d'éclat de voix, les paroles qui allaient être échangées entre le visiteur et le captif.

Mais cette distance n'était néanmoins pas telle qu'ils ne pussent répondre au premier cri de Somerset.

Celui-ci repoussa la porte qui fermait la cellule elle-même.

Il alla ensuite se placer sous la lucarne qui éclairait l'étroit réduit.

Il restait ainsi dans l'ombre, tandis que la clarté tomberait en plein sur la figure de son adversaire.

—Vicomte de Mercourt, prononça-t-il d'une voix sourde, vous ne vous attendiez sans doute pas à ma visite ?

—En effet, duc, répartit le seigneur de Kervien, je n'attendais que celle du bourreau.

Un éclair luisait dans les yeux du duc-rouge, visible malgré l'ombre dans laquelle il s'était placé.

Sa visite ne faisait peut-être que d'avancer celle dont on parlait le prisonnier avec tant d'assurance.

—Ce n'est pas cependant pas un ennemi qui vient auprès de vous ! reprit-il d'un accent tellement assourdi qu'il fut à peine entendu, comme s'il comprenait que la fausseté de ses paroles était éclatante.

—Est-ce un ami ?

—...Peut-être...

—A quel prix, alors ?

L'intonation d'Henri de Mercourt était cinglante.

On aurait cru que c'était lui qui était libre, que c'était lui qui tenait son rival à sa merci.

Dès la première minute, il s'était dit que le duc de Somerset obéissait à un bas calcul secret en pénétrant dans son cachot.

Somerset s'était mordu les lèvres à ces dernières paroles.

Pourtant étant donné les angoisses que l'évasion de lord Mercy et du duc de Noxford avait fait naître chez lui, il jugeait la partie trop grave pour abandonner déjà son calme mensonger.

—Vicomte de Mercourt, reprit-il donc, un malentendu regrettable nous a séparés. Obéissant à un souvenir que je respecte, vous avez cru voir en moi l'ennemi d'une famille à laquelle vous attachez un culte chevaleresque. Votre amour pour Ellen Mercy vous a aveuglé. Somerset s'arrêta.

Il attendait une réplique, quelque sarcasme même de son interlocuteur. Il comptait y trouver une indication pour continuer.

Mais la bouche du prisonnier resta close. Seul, ses yeux, éclatants au milieu de son visage pâle, dévoraient le sanguinaire duc.

L'infâme osait évoquer le souvenir d'Ellen Mercy, lui son bourreau, le persécuteur éhonté de sa famille ?...

Somerset reprit, le regardant en dessous :

—Vous avez voulu vous ériger en justicier. Oubliant que vous êtes étranger, vous avez essayé de venir troubler la paix de ce royaume. Vous deviez prévoir cependant que ces lois sont formelles... leur application rigoureuse...

—Et que vous êtes chargé de les appliquer, n'est-ce pas, duc de Somerset, puisque vous portez le titre de lord-chief de la haute justice.

—Je suis le plus humble des serviteurs de ma souveraine.

—Était-ce donc à elle que je m'attaquais en venant vous demander ce que vous aviez fait d'Ellen Mercy et de son père ?

—Lord Mercy avait trahi Sa Majesté. Et la main de la reine avait signé son ordre d'encellulement.

—Encellulement, le mot est exquis, appliqué à un véritable sépulchre.

Le visage de Somerset prit sa véritable expression de contentement haineux.

—Un sépulchre, dites-vous, vicomte de Mercourt, vous avez donc vu le cachot dans lequel lord Mercy était enfermé. Vous avez donc été en rapport avec ce prisonnier félon, puisque vous êtes si bien renseigné ? Voilà un aveu que recueille d'habitude la hache du bourreau.

—Ne vous ai-je pas dit que je l'attendais ?

—Soit, reprit Somerset en affectant de nouveau le calme, vous avez tiré l'épée contre la reine, et tombé en son pouvoir, vous êtes prêt à payer votre faute de votre vie, comme un véritable gentilhomme. Mais je suis homme aussi, et je n'ignore pas à quel entraînement une passion malheureuse peut pousser un brave chevalier aux sentiments exactés. C'est pour cela que je suis ici.

Et, mesurant ses paroles :

—Vous êtes venu en Angleterre, une première fois, chargé d'un message de votre auguste souveraine, et l'on vous doit, à ce titre, des égards particuliers. Les ennemis de Celle qui occupe le trône de la Grande-Bretagne se sont servi, en outre, de cet amour auquel je faisais allusion tout à l'heure, pour vous jeter dans leurs complots : c'est encore un motif d'indulgence. Sa Majesté sait tout cela, et c'est elle qui m'envoie, afin de vous montrer que l'on n'entend pas vous traiter comme un prisonnier ordinaire.

Un pli d'ironie contracta les lèvres d'Henri de Mercourt ; mais il n'interrompit point, contrairement à l'espoir de son interlocuteur.

—Eh ! bien, reprit Somerset après une pause, répondez à la générosité de Sa Majesté par le repentir et il me sera facile d'obtenir d'elle une clémence toute prête à se manifester...

« Donnez-lui un gage de ce repentir, et... qui sait ?... un navire vous ramènera en France... »

Il hésita.

—En France, d'où il vous sera loisible de repartir pour un autre pays, où votre cœur, si amèrement troublé, trouvera enfin le repos et la joie.

Henri de Hercourt passa sa main, alourdie de chaînes, sur son front. Le tentateur abject avait touché la plaie. Mais le seigneur de Kervien se raidit.

Et redressant sa taille un instant ployée, fixant Somerset bien en face :

—Et ce gage, quel est-il ?

—Révélez l'endroit où se cachent le duc de Noxford et lord Mercy, les ennemis de la reine.

L'immonde favori osait demander au fier et noble prisonnier qu'il lui livrât le père de la femme qu'il aimait !

Les bras du prisonnier se tendirent alors dans un élan indigné, faisant claquer les chaînes qui les paralysaient.

—Homme de sang, homme de boue ! fit-il d'une voix éclatante. Tu me crois donc semblable à toi que tu oses me proposer un tel marché ?

« S'il est vrai que ta reine t'ait donné une telle mission... si cela est vrai, entends-tu, car de ta bouche ne sort qu'infamie et mensonge, retourne auprès d'elle, et dis-lui que je ne suis pas son esclave, comme toi... moi, pour commettre un tel crime.

La dague de Somerset jaillit hors du fourreau et une lueur sanglante passa dans ses yeux.

Et comme Somerset avait la dague levée, prêt à frapper, la porte du cachot fut violemment repoussée à l'intérieur.

Le gouverneur et ceux qui attendaient avec lui à la première porte, ayant entendu les accents irrités du prisonnier et les cliquetis des fers, avaient cru que le duc rouge était en danger.

Et ils se précipitaient à son secours.

Somerset laissa tomber sur eux un regard rapide, sombre et affolé en même temps, se demandant s'ils avaient entendu.

Il ne distingua sur leurs physionomies que le sentiment de la crainte ; celle que leur maître trouvât qu'ils n'avaient pas accouru assez vite à son aide.

Le bruit des chaînes, l'éloignement les avait empêchés de saisir les terribles paroles des prisonniers.

Il respira alors.

Mais après la terreur qu'il venait d'éprouver, la rage alluma son sang.

—Ah ! c'est ainsi, fit-il en menaçant le captif de son poing où sa lame nue luisait encore, eh bien ! la torture déliera ta langue.

—Oui, pour te maudire ! clama le seigneur de Kervien.

Et, avec une grandeur saisissante, son bras enchaîné montra la porte de son cachot au duc rouge.

Il était prisonnier, et il chassait son persécuteur de sa géole, il en chassait le chef de cette justice chaque jour davantage prostituée, le favori indigne et méprisé.

Le duc de Somerset eut un rauquement fauve, un geste fou de menace.

Et courbant malgré lui les épaules sous ce bras, ce doigt tendu, qui le poursuivaient, le clouaient au pilori de l'ignominie, blême, avec des taches sanguines par plaques sur les joues, il sortit à reculons.

Et la porte du cachot se referma sur le gentilhomme français, toujours debout, transfiguré.

LXXXVII. — UNE FAIBLE AUMONE

Oh ! les drames de la vie, les âpres tempêtes s'abattant sur les êtres comme les autans s'abattent sur les arbres tordus et gémissants.

Le manoir de Claymore vide des êtres jeunes et purs qui y entretenaient la joie sereine et douce dans la mélancolie des souvenirs anciens ; et là où était le sourire, les larmes à présent.

Au milieu d'un site abandonné, et par cela même plus apaisant peut-être, trois créatures prostrées par la souffrance corporelle : Julien d'Avenel, cédant enfin au poids accumulé de tout ce qu'il supporte silencieusement depuis le jour de son enlèvement, Christie le géant de fer, au flanc ouvert par une balle venimeuse, Kitty, âme d'héroïsme et de grâce mêlés, terrassée elle aussi par un plomb inhumain ; et pour rattacher à la vie leurs pauvres corps chancelants par trop d'épreuves un ermite n'ayant, afin de les soigner, que quelques simples, cueillis par lui dans la forêt.

Moins heureux qu'eux encore, cette fleur délicate, Marguerite, pâle et blanche maintenant comme sa sœur, l'autre fleur poétique dont elle porte le nom. Marguerite échouée dans une grange sordide, où elle n'a fait qu'échanger une captivité pour une autre et vouée au fouet qui la guette ; Marguerite sans famille et pleurant, dans la solitude de ses nuits, la mère exilée de son enfant dans les pays du nord et l'aïeul dont on lui a parlé, emporté par la mer vers les contrées du sud.

Henri de Mercourt, le héros au cœur inébranlable qui lui a révélé l'existence de ce noble ancêtre, Henri de Mercourt, cadencé sous de doubles murailles, et l'homme qui rêve le projet insensé de faire pour le seigneur de Kervien ce que le gentilhomme français a accompli pour lui-même, Martial réduit à se traîner, tel qu'un cul-de-jatte infirme et impuissant, parmi les rues de la cité au ciel triste et gris comme le mal lui-même.

Et celui dont l'épée pourrait peut-être quelque chose pour eux, Walter d'Avenel, luttant au milieu d'une armée improvisée contre l'invasion des hordes étrangères, enchaîné là par le devoir en des heures désespérées, cherchant la mort et ne la trouvant pas ; et celui qui battait sous ses ordres pour deux, le bon et terrible Joë, seul par les chemins, afin de regagner à marches forcées ce manoir de Claymore où on lui a volé l'adolescent que, tranquille et rassuré, il y avait laissé :

Et, parmi le désert des montagnes, sur la route tortueuse, seul comme le démon du mal, un homme au faciès de malédiction, Stewart Bolton, triplant les étapes, dans une fureur concentrée et sombre dans le but d'atteindre, lui aussi, ce manoir de Claymore, d'y arriver le premier afin que ceux qui lui ont échappé ne trouvent en y apparaissant que l'anéantissement de tout dans la ruine et la mort !

Et pour empêcher cette œuvre finale et fatale de s'accomplir, pour que le spectre du mal ne plane pas, ricanant dans son triomphe, au-dessus de son empire de mort, deux hommes seulement isolés et sans lien entre eux, Joë le colosse primitif sur le chemin du désert et, sur un pont de Londres, un cul-de-jatte tendant la main !

Martial la présentait à ceux qui passaient sur le pont, sa main décharnée, amaigrie par les souffrances physiques qu'il s'imposait afin de rester à son poste.

Il la tendait au tourmenteur de la Tour de Londres, comme aux autres piétons, lorsque celui-ci, ayant déchiqueté les membres et fait craquer les os de quelque patient, regagnait sa demeure située de l'autre côté de l'eau.

Plus d'une fois, en le regardant s'avancer, le Breton scrutait ses traits avec une acuité ardente, se disant qu'il avait peut-être rempli son sanglant office sur le vicomte de Mercourt.

Et la pensée lui venait de l'attendre un soir, au moment où le pont était solitaire.

— Je débouclerais mes courroies à l'avance, se disait-il. Et comme il sera sans défiance devant le cul-de-jatte infirme qu'il me croit être, je me dresserai brusquement et je l'acculerai contre le bord, afin de l'empêcher de fuir. Je l'interrogerai alors sur mon maître, et s'il l'a torturé, malheur à lui !

Lorsque ces suggestions lui venaient, il serrait la manche du couteau que Fabers lui avait remis.

Un seul coup de cette lame large et forte dans la poitrine du bourreau, ce serait assez pour en terminer.

Et Martial aurait vite fait ensuite de faire basculer son corps par-dessus le paraquet, dans le fleuve qui emporterait le cadavre n'importe où.

Mais il abandonnait cette idée ; le sang laisse des traces, la disparition de cet homme attirerait les investigations des argousins.

Puis surtout cette exécution serait inutile, car la mort de ce tourmenteur dont il connaissait l'application farouche à son œuvre, ne serait pas la délivrance d'Henri de Mercourt.

— Non, plus tard, pensait le Breton.

Pourtant, si à force de le voir chaque jour, cet homme arrivait un moment à le reconnaître ?

— Tant pis pour lui, alors ! se dit Martial qui avait envisagé cette hypothèse. Ce jour-là sera celui marqué par le destin pour sa disparition !

Heureusement que l'homme de la Tour de Londres ne faisait pas une attention excessive au cul-de-jatte au milieu de l'affluence des mendiants qui obstruaient le pont des Truands.

La nuit venue, Martial regagnait la léproserie où il se trouvait à l'abri.

Il réintégrait le réduit dans lequel il avait couché la première nuit, devenu lui aussi un client, au même titre que le béquillard et les autres.

On se connaissait maintenant, on était de la même secte. Il faisait partie de la grande pègre, et il savait que si les agents venaient à le reconnaître au dehors et qu'ils ne fussent pas en nombre, il n'aurait qu'à répéter le mot d'ordre qu'il avait entendu pour être délivré.

Ce mot, il l'avait gravé dans sa mémoire.

Par une dernière et suprême précaution, il n'avait avoué à personne que son mutisme était simulé.

Mais le projet d'employer son admission dans la truanderie pour délivrer le vicomte de Mercourt s'anéantissait de plus en plus dans son esprit.

Fabers passait de temps en temps sur le pont, ou bien il envoyait sa servante dans la crainte que son passage ne finit par être remarqué.

Il faisait l'aumône à deux ou trois pauvres et au cul-de-jatte.

Les deux hommes ne se disaient rien, mais le regard qu'ils échangeaient contenaient un monde de pensées.

Et le corroyeur s'éloignait, comprenant que le moment n'était pas encore venu où Martial avait besoin de lui.

Comme il passait, une fois, le cul-de-jatte fut secoué d'une toux rauque, une toux affreuse : il devait avoir si froid réduit à l'immobilité sur ce pont fouetté par la brise.

Et son œil, attaché sur le corroyeur, brilla d'un éclat inaccoutumé.

Fabers comprit que le Breton voulait lui parler.

Il s'approcha davantage, feignant de chercher dans sa bourse.

Les lèvres du cul-de-jatte s'agitèrent rapidement, vraisemblablement dans la contraction de la toux qui lui déchirait la gorge.

Et le corroyeur s'éloigna de son pas paisible.

Martial venait de demander qu'il lui fit parvenir cinq ou six pièces d'or le lendemain.

Le matin du jour suivant, l'artisan choisit six pièces dont le son était le plus clair dans le petit trésor que Martial lui avait laissé, et il les enveloppa dans un morceau de linge.

Il se fit ensuite apporter un gros morceau de pain par sa servante.

Avec un couteau il enleva la mie en ayant soin de suivre les parties où la pâte était le plus soufflée, afin que le trait du couteau marquât le moins possible.

Il glissa le petit paquet à l'intérieur et remplaça la mie enlevée, tout cela en présence de la vieille.

Ceci accompli, il fit une légère entaille vers le milieu de la niche.

— Mets ce pain dans ton panier, dit-il à la servante.

Celle-ci obéit.

— Maintenant tu vas te rendre sur le pont des Truands. Le cul-de-jatte te demandera l'aumône. Tu prendras le pain, tu le couperas en deux, là où j'ai donné un premier coup de couteau et tu lui donneras la première moitié, celle où j'avais enlevé la mie.

— Et l'autre partie ?

Que demandait-elle là ?... Qu'importe le reste ?...

Mais à l'expression du regard de sa servante, Fabers comprit qu'il commettait une imprudence en lui ordonnant de faire cette charité, au cul-de-jatte seul.

— L'autre moitié, tu la donneras ouvertement à un autre pauvre, en le priant de dire une oraison pour toi ou un des tiens.

— C'est bien, maître, il sera fait maintenant comme vous l'ordonnez.

Elle cacha son front ridé sous sa coiffe et s'achemina vers la Tamise à petits pas, son panier au bras.

Arrivée à la tête du pont des Truands, son œil rapetissé par l'âge en fouilla la longueur : Martial Macier était à sa place habituelle.

La vieille arriva devant lui de son pas mesuré.

La main de l'infirme se tendit de nouveau, légèrement tremblante peut-être.

La femme parut considérer le cul-de-jatte avec compassion, ouvrit son panier et coupant en deux parties le pain qui s'y trouvait, lui donna le morceau dans lequel Fabers avait placé les pièces d'or.

— Voici une pauvre aumône, prononça-t-elle.

Martial entendit, saisit le sens de ses paroles.

Il devina que la niche contenait probablement ce qu'il avait demandé, et il l'enfourma dans sa besace.

La servante continuait sa traite.

Un manchot agitait son mignon informe : elle lui remit le reste du pain en lui demandant de ne pas l'oublier dans ses prières.

Après quoi elle continua son chemin et s'engagea dans le faubourg où elle fit diverses emplettes.

Une heure après, elle était de retour auprès de son maître par un détour soigneusement étudié.

— C'est fait, annonça-t-elle.

LXXXIII. — LE SERGENT RECRUTEUR

Il ne tarda pas à s'engager dans la ruelle nauséabonde, qu'il connaissait bien maintenant et qui conduit dans la léproserie.

Et il s'enfonça dans le réduit où il reposait chaque nuit.

Un peu de jour filtrait encore à travers l'espèce de meurtrière qui servait à renouveler l'air dans le caveau.

Mais il avait repoussé la porte sur lui. Il s'assura qu'aucun œil curieux n'était appliqué aux fentes, tira de sa besace le morceau de pain que lui avait remis la servante de Fabers et le rompit doucement.

Ses doigts rencontrèrent un corps dur.

—C'est ce que j'ai demandé, fit-il avec joie. Je vais pouvoir agir.

Ou plutôt je vais pouvoir essayer.

Il compta les pièces en évitant d'être entendu ; puis, en prenant une, il introduisit entre deux coutures de son justaucorps.

Quant aux autres, il les glissa dans la ceinture de son haut-de-chausses ouverte avec son couteau et qu'il recousit à la hâte.

Lorsque le premier des autres habitués de l'endroit parut, Martial était en train de dévorer son morceau de pain.

Il attendait le béquillard.

Un martellement intermittent sur le carrelage à moitié arraché du corridor ou plutôt du boyau qui en tenait lieu l'avisait de son approche.

La porte, poussée toute grande, montra le truand assommé par l'alcool comme d'habitude et qui se tenait au mur pour ne pas choir avant d'arriver jusqu'à la couche de paille, sa béquille continuant à fonctionner par un miracle d'équilibre.

L'homme arriva jusqu'à la litière étendue sur le sol, y atteignant plus par la force de l'habitude que par conscience du chemin à parcourir.

Et il s'affala comme une masse.

—Il est ivre comme une souche, pensa Martial. Ce sera pour demain.

Le lendemain matin, quand le logeur rouvrit la porte du réduit, annonçant de son ton rogue que l'heure était venue de déguerpir, Martial cramponna ses doigts sur la manche du béquillard, et le regarda avec insistance.

Celui-ci, dégrisé par son sommeil de toute la nuit, le considéra, surpris, se disant que le cul-de-jatte n'agissait pas sans motif.

—Quoi ! tu veux que je reste ? fit-il à voix basse.

Le regard furtivement étincelant de Martial lui répondit, leurs compagnons d'auberge n'ayant pas besoin pour le moment de savoir qu'il voulait demeurer seul avec l'autre.

—Le cul-de-jatte doit avoir quelque chose de sérieux, pensa le béquillard.

Et, déjà à demi dressé, il se rassit sur la paille en murmurant :

—Voilà que la terre tourne encore... comme si elle était ronde.

Et il s'allongea de nouveau avec un hoquet.

Leurs compagnons sortirent un à un, et le logeur alla se renfermer dans son trou, se disant que le cul-de-jatte devait avoir les jambes enflées par les courroies comme certains jours, et que le bénéfice sur lui serait double.

Quant au béquillard, il n'allait probablement pas tarder à sortir pour aller à la curée. Donc pas à s'inquiéter.

—Voyons, que me veux-tu ? fit le béquillard lorsqu'il n'y eut plus personne autour d'eux.

Martial désigna la porte.

—Tu as peur que l'on entre. Attends ! reprit l'autre.

Il se dressa sur une jambe, prit sa béquille et la força contre le battant.

—Pas plus difficile que cela. Est-tu content ? Eh bien ! vas-y maintenant.

Le Breton écarta son justaucorps et montra, au truand, la pièce qu'il y avait cachée.

Les yeux de ce dernier pétillèrent.

—De l'or. La reine t'aurait-elle fait l'aumône, le cul-de-jatte ? Elle la ferait plutôt de cinq coudées de corde au bout d'un gibet que d'une guinée !

Un rire silencieux passa sur les lèvres de Martial.

—Tu as coupé alors l'escarcelle suspendue à la ceinture de quelque riche bourgeoise ?

Martial secoua négativement la tête.

—Au diable soit du rébus ! exclama le truand. Enfin, tu l'as prise n'importe où ; la pièce a l'air de bon alliage, c'est le principal. Mais si tu me la montres, c'est sans doute pour me payer une bonne rasade de gin.

Martial secoua affirmativement la tête, et dans un mouvement soudain fit le geste de la lui remettre.

—Tu me la donnerais ? Prends-garde, le cul-de-jatte : dans la pègre on n'aime pas qu'un frère se moque de l'autre.

Le Breton haussa les épaules, et, faisant de nouveau le geste de mettre la pièce d'or dans la main de son vis-à-vis, la désigna de nouveau, puis compta sur ses doigts une, deux, trois, cinq, six... jusqu'à dix.

Dix pièces d'or !... Une fortune ! De quoi s'enivrer durant toute une année sans discontinuer ? Le truand eut un éblouissement.

—C'est bien vrai, tu m'offrirais cela ?

Martial répondit par le son guttural qu'il employait quelquefois pour approuver.

—Tu es donc un richard fourvoyé dans la sainte pègre. Et que faut-il faire ?

Le cul-de-jatte entendait cette question.

Lentement, les yeux dans les yeux de son interlocuteur, il mit à l'air le couteau de chasse dont Fabers lui avait fait cadeau.

A cette vue, le béquillard eut une grimace.

—Oh ! oh ! bégaya-t-il soudain refroidi : il faut jouer de la miséricorde, ce n'est guère ma partie. Saigner quelqu'un de sang-froid, non, vois-tu, le cul-de-jatte, pour tous les trésors du pape...

Le visage émacié du Breton rayonna : il avait donc bien jugé l'homme à qui il s'adressait.

De nouveau il haussa les épaules avec un rire, son rire muet si impressionnant.

Et, se dressant à demi sur son buste, il fit mine de retrousser sa moustache, campant son coutelas au côté, comme un soldat le fait d'une épée, la tête droite, l'allure militaire.

Que voulait-il donc dire ? L'esprit de son compagnon se perdait en suppositions.

Une poussée d'impatience porta le sang au visage de Martial.

Il eut envie d'ouvrir la bouche et de crier tout ce qu'il avait dans le cerveau et dans le cœur.

Mais, ainsi qu'il l'avait craint déjà, il se demanda si l'homme qui était devant lui, dans l'ivresse de l'alcool, ne parlerait pas un moment ou l'autre du cul-de-jatte qui avait cessé d'être muet pour lui proposer de l'or... de l'or à poignées.

Il étouffa donc les paroles près de jaillir de sa bouche.

Et, laissant dans sa ceinture le fourreau de son coutelas, il fit jaillir la lame qu'il brandit comme une épée, faisant semblant de frapper d'estoc et de taille.

—Bravo cette fois, exclama le béquillard. Car c'est la guerre, je crois, c'est la bonne guerre, si je comprends bien ?

La guerre, c'était bien cela. Martial approuva, rayonnant.

Le béquillard semblait transfiguré. Et, la voix chaude, il reprit :

—L'assassinat, vois-tu, le cul-de-jatte, ce n'est pas mon genre. Mais la bataille tant qu'on voudra, car j'ai été soldat. Et s'il me manque une jambe c'est qu'un chirurgien me l'a coupée à tout hasard, traversée par un coup de lance et brisée à terre par le sabot d'un cheval. Et comme les rois ne font pas de pension aux gens comme nous, je me suis fait truand.

Il ne semblait plus réellement le même homme.

Dressé sur son unique jambe, se soutenant au mur de la main gauche, il semblait provoquer des ennemis invisibles.

—Ah ! fit-il, endosser de nouveau la casaque et ceindre la rapière, voilà qui serait beau.

Mais une tristesse soudaine tomba sur ses traits.

—Comme si ce rêve était possible, dans l'état où je suis. La belle figure que ferait un soldat appuyé sur une béquille, pour marcher au pas.

—Tu as voulu te moquer de moi, le cul-de-jatte. Ce n'est pas bien, car tu ne sais pas le chagrin que tu me causes.

Martial constata l'affliction véritable peinte sur les traits de son vis-à-vis.

Dans une effusion ardente, il lui prit les mains, les serrant avec force entre les siennes ; une pression spontanée et sympathique.

Et son œil employé à traduire ce qu'il ressentait depuis qu'il était descendu dans les bas-fonds de Londres puisque, pour tous, il était muet, exprimait une véritable et fraternelle compassion.

Le truand s'en rendit compte.

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine.